



## ABONNEMENTS, FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 »
Trois mois . . . . .	1 50

## BUREAUX, 4 bis, Rue d'Orsel, Paris

OUVERTS DE 9 H. DU MATIN A 6 HEURES

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

## ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 »
Trois mois . . . . .	2 »

## LE PROCÈS DE CLICHY

CHOUETTE ENGUEULADE DE LA ROUSSE

Decamps, 5 ans. — Dardare 3 ans

Léveillé acquité



## POUR LES COPAINS

L'autre jour, tandis que Decamps, Dardare et Léveillé disputaient leurs têtes aux bêtes féroces de l'injustice.

Affalé dans un coin, je ruminais. Ce qui me passait au travers du cil, ouillard, je vas vous le dégoiser, les aminches :

« Crédiu, que je me disais, voilà encore trois bons fleus qui vont disparaître de la circulation !

En admettant qu'on ne leur coupe pas le cou, ils n'en vaudront guère mieux, on les enverra se laver les pieds à Cayenne ou à la Nouvelle.

Pour le moins on les enquillera dans une de ces abominables Centrales, vingt fois pire comme dégoûtation que l'ancienne Bastille.

Et ça sera fini d'eux !

Et je me prenais à passer une revue des gas d'attaque que les bandits de l'Injustice ont mangés.

Y en a une belle kyrielle, nom de dieu !

D'abord Cyvoet, condamné à mort pour une tartine parue dans un canard anarcho de Lyon, et qui depuis dix ans moisit à la Nouvelle.

Puis Gallo, pour avoir essayé de crever quelques gros filous de la Bourse, envoyé à la Nouvelle aussi.

Duval, pour avoir exproprié la turne d'une grosse richarde, à Cayenne.

A Cayenne aussi, Pini, un gas épantant, qui chopait la belle galette des richards pour la distribuer dans le populo, kif-kif les grands brigands

d'autrefois dont les grand'mères nous ont compté les chouettes histoires.

Depuis quinze mois, le mouvement s'est précipité : pour la manifestation du 1<sup>er</sup> Mai de l'an dernier, à Vienne, Martin a étrenné de trois ans, Tennesse, de deux ans.

Lorion, dénoncé par les socialos à la manque du *Cri du Travailleur*, a ramassé dix ans et est en route pour la Nouvelle.

Granger, un jeune déserteur, pour avoir tiré sur les hirondelles de potence qui venaient l'agripper, douze ans de bague.

Brullé, un chouette troubade, pour s'être révolté à Grenoble contre les galonnés, est aux travaux publics.

Brunet tire six mois pour le dernier 1<sup>er</sup> Mai à Saint-Quentin.

A Nantes, Meunier fait treize mois de clou pour des discours.

Ce qu'il y en a, nom de dieu, de riches fleus, entoilés !

Démure, au clou, à Roanne.

Gay, à Grenoble.

Grave et Pas d'Erreur à Pélago.

Prenant et Agresti à Mazas...

J'en passe, nom de dieu, dont le nom m'échappe, — et des meilleurs, foutre !

Et les autres, les bidards, qui ont eu la veine de se tirer des flûtes, et qui se font des cheveux à l'étranger, bouffant plus de vache enragée que de bistecks, ils sont une chiée, eux aussi !

De ceux-là, j'en dis rien, mille tonnerres !

\* \*

Et tandis que je ruminais sur tous ces pauvres bougres... tandis que je passais en revue la triste armée des vaincus de la Sociale, on levait la séance pour permettre aux marchands d'injustice de gueuletonner...

Les jageurs passaient dans la salle à côté, et s'empiffraient de bonnes choses.

Les pattes sous la table, humant son jus de chapeau, le chef du comptoir ruminait lui aussi :

« Hein, qu'il se disait, je suis t'y assez vaché ! Le bêheur pourra brûler un cerge en mon honneur, mince de coup de main que je lui donne !... S'il n'a pas les trois caboches, y aura pas de ma faute... Mais aussi, quelle noce ! le matin ou on les guillotina !... »

Le rêve de cet abominable charo-gnard n'est pas devenu une réalité !

Chose épatante, et bougrement rare, les potirons ont rechigné à la sale besogne qu'on leur commandait : ils se sont presque souvenu qu'avant d'être des bourgeois, ils sont des hommes...

\* \*

Mais, c'est pas tout ça, mille tonnerres !

J'en reviens à la trifouillée de zigues d'attaque qui moisissent dans les prisons des richards.

La boule, la lavasse qui n'a rien de ministériel, et les layots qu'on leur fout par la gueule, — ça n'empil guère les tripes, savez-vous !

En outre, y en a qui ont des gosses, des compagnes...

Or donc, quoi que vous en dites les copains, si on foulait carrément la main à la poche, ça ne tomberait-il pas à pic ?

D'autant plus que c'est un prêtê pour un rendu : la tuile qui est tombé sur la cafetière à ceux-là nous menace bougrement un jour ou l'autre !

Aie donc, les gas, fouillez-vous et casquez !

C'est pas le diable de se fendre de quelques pétards, nom de dieu !

La belle foulaise, parce qu'on se sera privé d'une chopole ou d'un pi-

chet de cidre... on n'en mourra pas, sacré pétard !

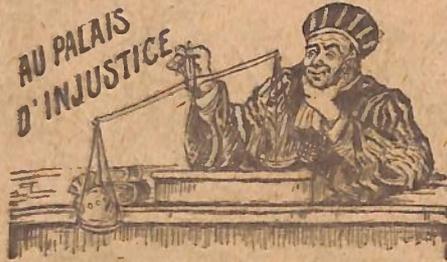
\* \*

Ainsi, entendu, convenu : les copains, patinez-vous.

Tapez les camaros de votre entourage, et envoyez le pognon.

Les listes de souscription] seront publiées dans le canard.

Pour ce qui est de la répartition des monacos, c'est deux riches camaros, Constant Martin et Sicard qui s'en chargent.



#### LA BATAILLE DE CLICHY

Après qu'un des larbins de l'injustice a eu donné lecture de l'acte d'accusation, que les camaros ont lu la semaine dernière, le chef des jageurs passe à l'interrogement des copains.

Quelle sale gueule il a, ce chef ! On lui foutrait des claques rien que par plaisir.

Il s'appelle Benoist, mais nom de dieu, il n'est pas benoit pour deux liards.

C'est lui qui a refusé à Sébastien Faure et à Viard l'autorisation d'aider les accusés dans leur défense, après le leur avoir promis.

Comme mauvaise raison il a donné le prétexte que les garde-chiourmes ne voulant pas laisser Faure et Viard communiquer librement avec les trois copains, comme font les avocats, sa conscience de président lui ordonnait de leur retirer son autorisation, vu qu'il est de son devoir de sauvegarder les intérêts des accusés !

Oh là là, qué vacherie ! La conscience et le devoir, ouisque ça va se nicher !...

Ah oui, il peut le dire qu'il a sauvegardé les droits de la défense.

Nom de dieu, pour un président rosse, à lui le pompon !

Si Léveillé, Dardare et Decamps n'ont pas été condamnés à mort, c'est pas faute qu'il ait poussé à la roue.

Tout le temps qu'a duré le procès, c'est-à-dire de midi à minuit moins le quart, il a, — avec là crapulerie d'un jageur, — toutu des crocs en jambe à la vérité et engueulé les témoins qui ne voulaient pas dire comme lui.

C'est arrivé à tel point que les jurés eux-mêmes en étaient scandalisés ; et on peut presque dire que si les copains s'en sont tirés à si bon compte, c'est parce que la partialité et la mauvaise foi du président avait foutu à cran les douze potirons.

Autre chose : si le président a été salaud, les journalistes l'ont été aussi, nom de dieu !

Y en a pas deux qui aient fait un chouette compte-rendu, franc d'allure.

Rien de drôle à ça. Pourquoi qu'ils diraient la vérité quand elle est favorable aux bons bougres ? On n'a pas de braise pour leur graisser la patte !

Mais j'en reviens à l'interrogement. Turellement, je ne vas pas le donner mot pour mot, il me faudrait bougrement trop de papier.

L'interrogement de Decamps est le plus long ; ça, se comprend, il est la tête de turc :

Le chef. — Decamps, vous ne travaillez pas souvent, vous ne voulez pas... Puis, les renseignements sur vous sont mauvais, vous avez été chassé par vos patrons !

Decamps. — Ah vraiment, je ne travaille pas ! J'ai toujours travaillé, au contraire, si j'ai chômé, c'est par force.

Quant à des reproches, on n'a jamais eu à m'en faire, j'ai toujours été bien vu des camarades avec qui je travaillais ; avec les patrons, j'ai eu des discussions pour des diminutions de salaires, pour des grèves... oh, ça je m'en cache pas !

Le chef. — Au 1<sup>er</sup> Mai, vous avez abandonné votre femme et vos enfants.

Decamps. — Je leur ai toujours donné du pain, et si à cette époque je ne rentrais pas chez moi, c'était par prudence, traqué que j'étais.

Le chef. — Vous êtes anti-patriote ?

Decamps. — Parfaitement, je suis anti-patriote et humanitaire.

Ensuite, le chef se met à dégoiser sur le fameux discours prononcé par Decamps le 25 avril. Il insiste bougrement là-dessus ; ça se comprend, comme il est un peu vieille barbe, il voudrait prouver qu'il y a eu un complot : ça ferait de la préméditation et ça foutrait les copains tout à fait dans le lac !

Decamps. — J'ai dit qu'il fallait s'attendre à tout, que ceux qui manifestaient devaient s'approprier à se défendre, car sûrement ils seraient attaqués, ou bien rester chez eux... J'ai démontré qu'il est honteux que des malheureux aillent pieds nus, quand il y a des magasins bondés.

Nous attaquons les institutions bien plus que les hommes ; c'est leur situation qui les rend mauvais.

Je l'ai dit et je le répète, nous nous sommes mis sur la défensive et rien que ça !

Si nous avions voulu attaquer, nous aurions choisi notre moment, et les agents auraient été sûrs de leur affaire.

Le chef. — Pourquoi le 1<sup>er</sup> Mai étiez-vous armés de revolvers ?

Decamps. — Parce que la police est toujours ivre les jours de manifestation ; c'était de la prudence.

Le chef. — Oh, vous avez bu aussi, chez le marchand de vins ?

Decamps. — Oui, nous avons commandé deux litres pour quinze ! Peut-on se soûler avec ça ?

C'est là que les sergots sont venus nous attaquer, et ce qui prouve qu'ils étaient soûls, c'est qu'après mon arrestation, au poste de Clichy et à celui de Levallois, ils m'ont labouré la tête à coups de crosses de revolvers, ils frappaient comme des enragés.

*Le chef.* — Vous avez tiré cinq balles. la sixième est restée dans le canon, vous avez dû la regretter.

*Decamps.* — Oui ! Car peut-être bien je ne serais pas ici : je ne suis pas assez lâche pour me laisser assassiner sans me défendre.

*Le chef.* — Vous étiez une vingtaine, armés, contre sept agents ?

*Decamps.* — S'il y avait eu vingt camarades armés, nous les aurions mangés ! Ils sont lâches !... Les sergots se sauvaient comme des lapins. J'étais seul contre les gendarmes et entre deux feux...

*Le chef.* — Quand on vise des agents, c'est avec l'intention de les tuer.

*Decamps.* — J'ai tiré pour me défendre... on cherche à me couper la tête, je saurai la porter haute sur l'échafaud !...

Le président fait un signe d'assentiment comme pour dire : « oui, c'est ta caboche qu'on veut couper... » du coup, Decamps réplique :

« Prenez là, ma tête, je ne la défends pas, je la livre ! J'airien à me reprocher ; toute ma vie j'ai lutté pour l'ouvrier... Voulez-vous la lecture de mon casier judiciaire, ma vie y est écrite !

Notre devise est : Ni dieu ni maître ! Liberté pour tous ! Nous ne voulons pas faire comme les bourgeois de 89, ils ont escamoté la révolution à leur seul profit ; la prochaine sera une véritable révolution, donnant à tous le bien-être.

*Le chef.* — C'est pour ça que vous prêchez le vol.

*Decamps.* — L'homme qui prend quand il a faim est honnête...

On revient sur le passage à tabac que ces bandits de sergots ont bougrement pratiqué.

*Decamps.* — C'était des bêtes féroces : on ne nous a pas pensés ; à Mazas j'étais quasi inanimé... Quand on a un ennemi dans les mains, on lui brûle la cervelle, mais on n'est pas cannibal e... A un moment, un agent a ouvert un couteau, prêt à sauter sur l'un de nous ; un autre l'a pris à bras le corps pour l'empêcher... ils allaient se battre entre eux !

L'interrogement de Decamps terminé, le chef jugeur passe à celui de Dardare.

Le copain est très carré, lui aussi, il répond chouette aux questions qu'on lui pose. Lui aussi gueule contre le tarabustage qu'ils ont subi aux postes de Clichy et de Levallois. Ça ne fait pas l'affaire du président qui, à tout coup, veut lui couper la chique.

Vous pensez bien, les aninches, que ces interrogements ça ne se passait pas à la papa : le chef n'attendait pas que le copain ait fini, ah, mais non !

La sacrée bourrique interrompait tout le temps, dans l'espoir de faire perdre le fil aux accusés. L'animal en a été pour ses frais, il n'a démonté aucun des trois.

Au milieu de l'interrogement de Dardare, le président lui dit : « Vous n'avez pas dit pareil à l'instruction... »

Et Dardare de lui répondre : « Je me fous de ce que j'ai dit, je n'ai signé aucun procès-verbal.

Mauvais système que de signer ; d'abord c'est reconnaître le droit de

vous interroger, et ensuite il peut se faire que les lignes en blanc se remplissent, sans qu'on sache comment. »

Ah malheur, fallait voir le chef, il grognait comme trois bourriques de ce que Dardare lui collait dans la main.

Et comme l'avocat appuyait sur ce que disait le copain, c'est sur lui qu'il se retourne : « Vous aussi, maître Lagasse, vous partagez cet avis ? Vous ne protestez pas quand un de vos clients attaque les magistrats !... »

Et l'avocat de répondre que Dardare n'avait pas tout à fait tort, que pour ce qui était de lui, sans rien dire sur les procès-verbaux des juges instructeurs, il conseillait bougrement de ne jamais en signer chez les commissaires de police...

S'il a insisté sur cette bricole, c'est pour fouir en garde les copains qui pourraient se trouver dans la désagréable situation d'avoir un procès-verbal sous le nez, afin qu'ils sachent de quoi il retourne.

Vient le tour de Léveillé.

« Vous buvez » que lui fait le président.

*Léveillé.* — Tout le monde boit et mange.

*Le chef.* — Vous êtes d'un caractère faible ; vous vous laissez entraîner.

*Léveillé.* — Je suis fort ! et je ne veux pas laisser commettre d'injustices, c'est pourquoi je me révolte.

*Le chef.* — Vous avez eu une attitude singulière : à l'instruction vous avez tout nié, maintenant vous avouez avoir tiré ?

*Léveillé.* — D'abord j'étais à moitié mort ; vu qu'on m'a laissé très longtemps sans soigner ma blessure. En outre, je ne voulais rien dire au juge d'instruction... J'ai eu la cuisse traversée par une balle, c'est alors que j'ai tiré.

J'avais été à la manifestation pour faire de la propagande, et ce que j'ai fait je le recommencerais... »

Pas bête, le système de Léveillé : refusant de répondre à l'instruction, le fouille-merde ne peut pas échaffauder son acte d'accusation, ni pistonner les témoins pour leur faire dégoiser des menteries. Tout se fait à la séance publique, et il est alors plus facile de prendre les témoins en défaut.

Après, vient la défilade des témoins : il en passe une vingtaine à la queue leu leu.

C'est d'abord le commissaire de police de Levallois. Lui, il s'est toujours tenu en arrière : il est encore plus froussard que ses sergots, — c'est pas peu dire, nom de dieu !

« Il devait y avoir manifestation place de la Mairie, qu'il bafouille, aussi j'étais sur mes gardes. Quand on m'a annoncé qu'une bande se mettait en route vers Clichy, nous nous sommes mis à sa poursuite. J'ai fait monter mes hommes dans une voiture de boucher, et moi j'ai suivi à pied... »

« Pourquoi n'êtes-vous pas monté dans la voiture ?... » lui fait Decamps.

Dam, le quart d'œil baisse le nez, il n'en mène pas large, le salaud ! S'il est resté en arrière, c'est qu'il avait la

trouille, — ça se voit rien qu'à sa touche.

De ce moment commence une engueulade carabinée contre les flics, au sujet des coups qu'ils ont foutu aux trois copains dans les postes.

Ça, c'est la vieille tradition ; les sergots ne ratent jamais de passer à tabac les pauvres bougres qui leur tombent sous les griffes !

Pour Decamps, Dardare et Léveillé, le passage à tabac a été encore plus abominable que d'habitude.

Decamps avait la tête fendue,

Léveillé blessé à la cuisse, saignait comme un boeuf.

Et c'est sur les trois vaincus, qui ne tenaient plus debout, que les roussins se sont acharnés, pire que des bêtes féroces.

Et je te cogne ! Et je te cogne ! Vlin, vian ! Coups de crosse de revolver sur la tête ; coups de talons de boîtes dans les jambes ou les reins ; coups de pommeaux de sabres dans les flancs...

S'ils n'ont pas crevé sous les coups, c'est qu'ils ont le coffre solide, nom de dieu !

Et les voici maintenant qui se rebiffent, montrant du doigt les témoins, à mesure qu'ils défilent, et leur crachant à la gueule : « Assassins !... menteurs !... menteurs !... assassins !... »

Le quart d'œil écope le premier ; il ne fait plus le fier, sacré pétard ! Il baisse la caboche, et quand on lui pose des questions au sujet des grognons, il bredouille qu'il ne sait rien, qu'il était à se laver les pattes.

D'un bond, Dardare, Decamps et Léveillé se lèvent, kif-kif s'ils avaient un ressort aux fesses. Tous en cœur ! ils tendent le poing au quart d'œil : « Dites nous le en face que c'est pas vrai, Répétez qu'on ne nous a pas frappés !... Lève donc les yeux !... »

Ah ouat, lever les quinquets, y a pas de pat, mille bombes ! Le charognard sait bien qu'il ment.

Après lui radinent les sergots. Chacun vient réciter sa petite leçon ; ils savent le boniment par cœur et ne disent jamais un mot pour l'autre.

Pour chacun, c'est les mêmes attrapages qu'avec le quart d'œil.

Celui qui avait sorti son surin et qui voulait ouvrir le ventre à Dardare, a une vraie gueule de chacal ; il est alsacien-lorrain, comme quasiment tous les flicards.

Turellement, il nie, le bandit !

Et les trois copains de se lever à nouveau et de lui faire rentrer ses man-songes dans la gueule.

Après les sergots, c'est les gendarmes qui déposent ; leur dégoisement n'a rien de bien intéressant.

Il n'en est pas de même de la déposition du bistrot ou s'étaient enquillés les copains.

Le salaud de président voudrait lui faire dire qu'il a été content de voir les sergots envahir sa boîte.

Il a beau brusquer le type, pour lui foutre le trac, il n'y arrive pas. Le chant de vin s'entête à dire la vérité : « Les anarchos sont entrés, ils ne faisaient pas de potin... Les sergots sont arrivés, ils ont envahi ma boîte sans permission... Si c'était à recommencer, je leur dirais de rester dehors !... »

Après la chîée de témoins, c'est le tour de l'avocat bêcheur, un nommé Bulot.

C'est un nom qu'il faut retenir, les copains, — ne serait-ce que pour suivre à la trace les crapuleries de ce birbe.

Car il en fera des crapuleries, — et de raides!

Il débute bien, nom de dieu : trois têtes d'anarchos, il lui fallait.

Le Bulot n'est guère plus dégoûté que le Q. de Beau-repaire... Commelui, il débute dans les anarchos.

C'est dire que, comme Q. de Beau-repaire, il est prêt à toutes les plus sales ragougnasses, pourvu qu'il y trouve son petit bénéf.

Le Bulot n'est pas encore marqué de la croix à Wilson, — ça ne tardera pas!

Très roublard, d'ailleurs le cochon! C'est pas au nom de la République qu'il demandait qu'on coupât le cou à Decamps, Dardare et Leveillé, — non.

La République pour un avocat bêcheur, c'est vieux jeu; c'est au nom du socialisme qu'il réclamait la guillotine.

Voilà, nom de dieu, qui devrait faire voir clair aux socialos à la manque.

Comment ne voient-ils pas qu'ils sont dans l'erreur?

S'ils allaient de l'avant, s'ils donnaient franchement un bon coup de collier pour la Sociale, serait-il possible qu'un avocat bêcheur se trouve de leur avis?

Non, mille fois non, nom de dieu!

Les grands chefs ne sont pourtant pas des pocheteés, — comment diantre se fait-il qu'ils ne comprennent pas?

C'est y qu'ils ont les yeux bouchés par de la fiente, non! — S'ils ont les chasses bouchés, c'est par quèque chose de plus dégueulbitant que de la merde : par des pièces de vingt francs.

Pour bien faire tâter du doigt le raisonnement de l'avocat bêcheur, je colle nature le bout de son dégobillage sur cette question :

« Les anarchistes, qu'il dégoise, ne sont pas les propagateurs d'un système politique. C'est des socialistes d'un genre particulier, qui veulent remplacer l'état social actuel par le leur, en se servant des moyens les plus violents.

« C'est à eux qu'on doit les troubles profonds qui ne décessent pas depuis 1882. Petit groupe à cette époque, ils ont, depuis, fait des prosélytes... même parmi les patrons! (horreur!)

« D'accord avec les socialistes du Congrès de Bruxelles, je déclare qu'ils ne peuvent que nuire.

« Les délégués du Congrès ont tenu aux anarchistes un langage pareil au mien : nous ne voulons pas de vous, leur ont-ils dit, parce que vous n'êtes pas des hommes politiques... »

Hein, les socialos à la manque, quoi que vous dites de l'avocat bêcheur? Il vous passe assez la main dans le dos.

Mauvais signe pour vous, nom de dieu! Les radicaux ont eu du bon... un jour est venu où les avocats bêcheurs leur ont passé la main dans les cheveux, (le Q. de Beau-repaire l'a fait en 63, et d'autres ont embolté le pas :) aujourd'hui les radicaux sont aussi infectés que les opportunards...

Prenez garde, il vous en pend autant au bout du nez! C'est maintenant à vous que les procureurs font la bouche en

cul... de poule, — ça sent la putain! Mais, j'en reviens au jaspinage du Bulot.

Pour prouver que les trois copains ont attaqué les sergots, il lit des placards à l'armée où il y a « mort aux chefs! »

C'est surtout cette question du militarisme qui le fait renauder. Ça lui serait encore égal qu'on prêche la désertion et l'insoumission, mais ce qu'il ne peut pas gober, c'est qu'on veuille casser la margoulette aux chefs.

Autre chose, qui le fout aussi bougrement à cran : c'est qu'on ose dire que ceux qui n'ont pas de ripatons doivent en prendre dans les magasins; que ceux qui n'ont pas de culotte ont droit d'aller s'en payer, au grand œil, à la Belle ou au Louvre.

« C'est pas des adversaires politiques, qu'il conclut, après avoir dégobillé une heure et demie, c'est à nous de défendre l'état social contre leurs attentats.

« Les socialistes les trouvent trop compromettants, — c'est tout dire!... Vous les condamnez à mort!... »

Pardine, le raisonnement n'est pas dans un sac! Les socialos les ont foutus à la porte du Congrès, faites comme eux, et puisque vous le pouvez, foutez-les à la porte de la vie!...

\* \*

Après le bêcheur, c'est le tour de Lagasse, l'avocat de Decamps et de Dardare.

Lagasse, un petit bougre, pas plus gros que mon petit doigt, et avec ça, un bagout de tous les diables. Coller sur le papier ce qu'il a dit, c'est rudement difficile; pour se faire une idée de son chouette jaspinage, il aurait fallu l'entendre :

« Je suis un bourgeois, qu'il commence, et je défends des anarchistes.

Pourquoi? Parce qu'à fréquenter Decamps et Dardare il a appris à les connaître; au lieu des tristes sires dont parlait le bêcheur, il a trouvé des hommes ayant bougrement du cœur, — et maintenant il les estime.

Tout à l'heure, crânement, Decamps offrait sa tête... et le procureur de la république a accepté! C'est une honte...

Eh bien, il veut la défendre cette caboche et l'arracher des griffes du bêcheur; Decamps a une femme et des gosses, il ne faut pas qu'il meure!

L'avocat général a dit que c'était un procès de droit commun, sur quoi s'est-il appuyé?

Sur des affiches, parues il y a dix-huit mois, sur des discours, sur des articles de journaux!

Il ne pouvait pas mieux prouver que c'est un procès d'opinion, pareil à ceux de sous l'empire.

Comme sous l'empire, on envoie à Cayenne.

Comme sous l'empire, il y a des avocats généraux qui se font les larbins du gouvernement, — et ces avocats généraux, c'est les anciens républicains de l'empire!...

Et au nom de quoi, ces tristes républicains dressent-ils la guillotine? Au nom du socialisme!

Mais, ces socialistes dont on fait l'éloge, il n'y a pas longtemps, on les traînait sur les bancs des accusés...

Le plus écœurant, c'est que du banc

de l'avocat général ne soit pas partie une parole de pitié, — la sympathie qu'ils refusent à Decamps et ses amis, ces magistrats la réservent à Gabrielle Bompard!...

Il faut le dire bien haut, y a plus de franchise, de loyauté, sur le banc des accusés, que sur celui de l'accusation...

« Et ce n'est pas un anarchiste qui parle, non, c'est un bourgeois, un heureux!

« En quoi ai-je mérité mon sort?... J'ai eu la chance de venir au monde avec des bottines aux pieds, de trouver un berceau bien douillet, le lycée ouvert..., et je n'ai eu qu'à me laisser vivre. A cela, il n'y a pas grand mérite!

« Si je m'étais trouvé naître dans un autre milieu, si j'avais vécu de l'affreuse vie des ouvriers, connaissant toutes les douleurs, allant à l'atelier ou à l'usine, à l'âge où les riches vont à l'école, subissant les avanies, les rebuffades des patrons...

« Oh, je ne serais certes pas ce que je suis! Le cœur meurtri, endolori, la haine aurait filtré en moi... Et qui peut dire ce que je serais devenu?

« Heureux serais-je, si j'avais suivi la même route que ces hommes!

« Je serais fier de me trouver sur ces bancs, répondant d'une accusation pareille à la leur : d'avoir combattu pour la dignité humaine, d'avoir voulu relever les frères de travail de leur misère, de m'être levé contre les iniquités qui nous écrasent!... »

\* \*

On ne respirait plus, nom de dieu, à écouter Lagasse parler!

Après lui, Albain, un autre avocat jaspine en faveur de Leveillé et donne lecture, en place du copain, d'une chouette déclaration de principes.

Decamps parle à son tour, en son nom et en celui de Dardare. Mais cette rosse de président trouve moyen de lui couper la chique et de l'empêcher de finir.

Dans son flanche, Decamps racontait une chouette histoire : dans la Somme où il habitait il y a quelques années, tous les dimanches y avait des batteries entre les jeunes gens des villages voisins. C'étaient des procès en correctionnelle à n'en plus finir.

Un jour, y en eut plus, et les juteurs en étaient épatés... Les anarchos avaient passé par là!

A quelques copains on s'était mis à faire de la propagande, prouvant aux batailleurs qu'on est tous frères et qu'il est idiot de se foutre des coups entre prolos...

Comme je viens de le dire, le chef des juteurs empêche Decamps de finir, si bien que la séance est levée.

Il était dix heures passées, nom de dieu!

Les jurés s'en vont ruminer, et ils reviennent au bout d'une heure et demie.

L'avocat bêcheur n'avait plus la mine d'avale tout cru de tout à l'heure; non plus les trois birbes du Comptoir.

Le chef baissait autant le nez que le quart d'œil de Levallois quand les copains l'engueulaient.

Il donne le résultat :

Léveillé, acquitté.  
Dardare, trois ans de prison.  
Decamps, cinq ans de prison.

\*  
\*\*

Mince de gueule que faisaient les marchands d'injustice ! S'être promis faire sauter trois caboches d'anarchos dans le panier à Deibler, et remporter une pareille veste, y avait de quoi ne pas être content.

« Au revoir, les copains ! » que gueule Decamps quand on l'emmène.



## Chez les ensoutanés

Les raticions trouvent toujours moyen de s'emplier les poches. Ces sales pierrots savent rudement faire leur beurre, — surtout en lichant le cul à tous les Jean-foutres de la gouvernance.

Nos républicains qui, dans le temps, gueulaient comme des baleines contre la vermine cléricale sont bougrement heureux de l'entretenir à nos dépens.

Comme abrutisseur, rien de plus chouette que les cléricochons !

Pensez donc, des sales corbeaux qui passent leur putain de vie à prêcher le respect des grosses légumes !

Faut croire que le curé de Luchon s'est distingué entre tous ses copains, car Constans-tinette lui a envoyé vingt mille balles pour faire requinquer le clocher de son église.

Vingt mille balles pour décorer une turne à bon dieu, c'est raide !

Après ça, on vous beuglera sur tous les tons que y a plus de braise, et qu'il faut augmenter les impôts... Et c'est nous qui gobons la sauce, nom de dieu !

Si vous me disiez ; Constans a sorti ces vingt mille balles de sa profonde, je vous répondrai : que ça me fout, ce chameau là n'en a jamais foutu un coup, s'il a vingt mille balles à foutre par la gueule d'un raticion, c'est qu'il nous les a soutirées.

Mais, c'est même pas ça, tonnerre ! Il a donné les ordres dans ses cavernes du ministère de l'intérieur, pour qu'on envoie la belle galette au calotin... et le tour a été joué !

Puisque j'en suis sur l'engeance noire, rigolons un brin, les camaros :

C'est tordant ce qui se passe, en ce moment, dans le monde cléricul, — ohé, les typos, pas de coquille ! c'est bien cléricul que je dis, et non pas cléricul : du reste les deux se valent.

Chacun sait que les bondieusards, jamais à court de malices pour faire tomber la galette, ont imaginé de débiter en petits bouts ce qui a appartenu, racontent-ils, à Jésus, Pierre, Jacques ou Tartempion.

Ici, c'est une vieille quenotte de sainte Ursule, qu'on vous fait baiser en casquant.

Là, c'est un fond de culotte, avec le cachet de Saint-Pantaléon dans la doublure.

Plus loin, c'est un doigt de pied, ou

bien la cotelette d'un autre machabée, qui de son temps, était une grosse légume chez les bouffeurs de pains à cacheter.

Chaque turne à bon dieu à ses débris d'os et de charogne putrifiée : c'est pire que chez un marchand de vieille ferraille !

Quelquefois deux églises se chamaillent, se disputant le même morceau.

C'est ainsi que le prépuce ou nommé Jésus-Crist se trouve dans cinq ou six patelins différents : dans chacun on le montre comme le vrai, et on fait abouler de la belle galette aux gogos.

On ne sait pas encore où est la première crotte du « premier représentant du peuple, » comme disaient ces couillons de quarante huitards, ça viendra, nom de dieu ! Un de ces quatre matins on la servira aux niguedouilles sur un plateau.

En attendant, c'est la liquette du type avec laquelle on fait grand flafia.

Actuellement on la montre à Trèves, un patelin d'Allemagne ; et les andouilles de rapliquer, empilées dans les wagons kif-kif aux sardines dans les barils.

Y a d'autant plus de populo pour reluquer la chemise en question, qu'on ne la montre pas souvent : dam, les bonnes choses, faut en user, mais pas en abuser, c'est ce que disent les raticions de par là-bas.

Ceux qui font une sale gueule, c'est les cléricochons d'Argenteuil. Ils voudraient bien un peu de la belle monnaie qui dégouline dans les coffres de leurs copains de Trèves.

Comment faire ?

Oh, c'est pas malin ! Ils ont dégotté sur un fumier une vieille nippe, et ils se sont mis à brailler bien fort, que celle de Trèves est une couillonade, et qu'ils sont seuls à avoir la vraie liquette à Jésus.

Les salopiards ont gueulé trop haut : l'évêque de Versailles a écrit à Rome, — faut-il être andouille ! — turellement les légumes du Vatican, emmerdés de ces chamailleries, l'ont envoyé chier, en déclarant bonne la relique de Trèves.

Parbleu ! Trèves est une ville bougrement plus importante qu'Argenteuil, Les naturels ne sont pas tout ce qu'il y a de plus mariote, c'est tout juste s'ils connaissent le marteau à bomber les verres de lunettes.

C'est dire qu'il y a mèche de les faire casquer dur et ferme.

Turellement, les raticions d'Argenteuil ne sont pas contents. Aussi ont-ils résolu de se torcher le cul de la réponse vaticanarde....

Et ils continuent à montrer, moyennant pognon, la liquette du citoyen Jésus-Christ.

Tas de guignols !



## SALOPERIES DE CASERNE

Depuis un mois les troupades de Perpignan sont décimées par la fièvre typhoïde.

Six décès ont eu lieu, la moitié des troupades sont atteints.

Malgré ça, on a convoqué les réservistes et on les a foutu en marche.

L'autre matin, trois sont morts à l'hôpital, d'autres restent en route.

Non de dieu, faut que ces pauvres bougres soient bien couillons pour endurer de telles machines ; ils ne pensent pas à désertir, foutre non !

Les canards de la localité, qui sont tous dans les pattes de la gouvernance n'osent pas protester.

Avant de partir pour les manœuvres, le gros âne qui commande le 16<sup>e</sup> corps, a radiné à Perpignan, avec le carabin en chef, pour voir ce qu'était la typhoïde.

Malgré les ravages de cette abominable maladie, les grands pores ont décidé de marcher quand même et de convoquer les 28 jours.

La peau des autres leur coûte peu, nom d'une pipe !

Les troupades sont mal nourries et logés dans des casernes infectes.

A telle enseigne que les chiottes suintent dans le puits. — Pas étonnant la typhoïde !

Que le populo est goudiflot, font de même.

Si on s'entendait pour rechigner, ça vaudrait bougrement mieux.

C'est ça qui serait ecornifistibulissant si quand un galonné commande « portez arme ! » les pousse-cailloux ne bougeaient pas plus que des piquets. Et qu'au commandement de « demi-tour à droite » ils prennent à gauche... et ne reviennent plus !

Un pauvre bougre qui aurait pas eut tort de prendre par file à gauche, c'est le troubadou du 91<sup>e</sup> à Mézières, à qui les vaches du conseil de guerre viennent de foutre un an de prison.

Des couillonades de rien, qui dans la vie ordinaire seraient des babioles auxquelles on ne ferait pas attention, deviennent des montagnes à la caserne.

Le pousse-cailloux dont je parle était au peloton de punition.

On sait de quoi il retourne : le pied-de-banc qui commande le peloton joue avec les malheureux comme un chat avec les souris.

Il les esquinte, il les martyrise et faut que les types aient une patience de tous les diables, pour ne pas se laisser aller à un coup de colère.

Au bout d'un sacré moment, le troubadou en question dit au sergent : « ouf ! Y a plus mèche de courir aussi vite que les autres, j'ai les jambes courtes et je suis fatigué... »

En même temps, il s'affalait par terre et n'en bougeait pas plus qu'une marlotte.

Au lieu d'avoir pitié et de se dire : « Pour une foutaise pareille, je n'enverrai pas un homme au conseil... » cette rosse de sous-off dégoise son putain de code militaire.

Malgré ça, le troubadou ne bougeait pas ! Du coup, nom de dieu, son affaire était claire : c'était le conseil de guerre... et le pauvre gas y est passé !





### MOUCHE ET MOUCHERONS

Amiens. — Le vent du Nord est à la mouche, nom de dieu !

Après le *Cri du Travailleur* qui a dénoncé ce pauvre Lorion, voici qu'un autre caneton du même tonneau, le *Peuple Picard* a trouvé aussi son mouchard, — qui n'en est pas un, turellement.

Les copains d'Amiens, qui ne sont pas des pisse-mou, ont radiné vivement à la cahute de ce canard, pour savoir de quoi il retournait.

C'était au sujet d'un article d'un petit raté bourgeois, Besse, qui traitait Merlino de mouchard.

Les autres types du *Picard*, pressés de prouver leurs cochonneries ont répondu : « Nous sommes blancs comme neige, l'article de Besse a passé sans qu'on le voie (voyons à qui comptez-vous vos peines ?) nous n'avons jamais dit que Merlino était un mouchard, nous désavouons l'article de Besse... »

Et ils ont désavoué ! Mais, nom de dieu, c'est poivre et sel, on sent que ça leur fait mal au cœur.

Décidément, sacré pétard, les socialistes à la manque ne ratent pas de se faire mépriser par le populo !

### CHEZ UN FUNI !

Marseille. — Y a pas qu'à Belleville, où qu'il y a un funiculaire !

Marseille en a un, nom de dieu !

Té, carcan, pourquoi voudriez-vous qu'on reste en retard de Paris, zou ?

Or donc, là-bas y a un funiculaire : à l'instar de celui de Belleville, il ne marche pas.

Seulement, il a une bonne raison : il n'est pas fini... pourvu qu'une fois baclé, il ne batte pas trop la flemme, lui aussi !

Mais, je batifole, c'est pas de ça qu'il retourne, mille bombes !

Des camaros m'écrivirent qu'un contre-coup maçon du funi, voyant que les travaux s'avançaient, a saqué tous ceux qui n'avaient pas eu la roublarderie de lui graisser la patte, quand le turbin pressait.

C'est-à-dire pendant un certain temps, il fallait activer les travaux et par conséquent faire les morts.

Maintenant que le gros du travail est fait, il faut payer pour se faire embaucher : urliiner comme des bêtes, être plus doux qu'une chatte, ne jamais parler au chantier, ne pas aller se rincer la dalle au bistrot qui est à dix pas et surtout foutre du « mossieu » à cet ané là.

Beaucoup de pères de famille se voient obligés d'en passer par là, s'ils ne veulent se brosser le ventre, eux et toute la famille...

Et dire, mille sabords, que c'est partout le même fourbi.

La garce de société actuelle est si sallement agencée que tout y est passé droits.

On pourrait dire, maquarel, que nous sommes tous à nous chamailler et à nous tirer mutuellement le pain de la bouche.

C'est-y-donc qu'il n'y a pas de briche ton pour tout le monde ?

Y en a de trop, foutre ! Seulement on a un tort, c'est de laisser les richards gaspiller notre plus belle part.

### JOURNALEUX FADÉ !

Coquin de dioux, ils sont à cran, les camaros de Marseille !

Un canard du patelin, le *Radical*, a accouché d'une tartine dégueulasse critiquant, calomniant, disant pire que pendre des aminches, les appelant chi-queurs, souteneurs et surtout voleurs.

Le lendemain, les anarchos se sont foutus en campagne pour savoir le chieur d'encre qui avait débité ces saloperies.

Et quand ils l'ont su, ils lui ont frotté les côtes, nom de dieu ! Paraîtrait même qu'il y a eu deux journaloux qui ont écopé, mais j'en suis pas sûr...

Turellement, la rousse s'est mise de la partie, elle a entoilé les bons fieus sur qui elle a pu foutre le grappin.

### EXEMPLE A SUIVRE

Perpignan. — A la ville le populo est tellement emberlificotté par la gouvernance, qu'on nous fait payer l'impôt sans qu'on y voie goutte.

C'est très roublard de la part des jean-foutre, car s'il nous fallait casquer d'un coup, tout ce que nous payons centime à centime, on ne serait pas cinq minutes sans se rebiffer.

A la campluche le trac des impôts indirects est moins commode à pratiquer.

Les bons bougres ont la cote personnelle, et un tas de flambeaux du même genre.

Ah, mille tonnerres, si seulement dans chaque village y avait deux gas d'attaque ayant autant de poil que les deux bonnes bougresses dont je vais vous raconter le riche coup, la Sociale nous ferait risette avant vingt-quatre heures.

Or donc, les deux bonnes bougresses en question, la mère et la fille, avaient refusé de payer l'impôt.

Quand les records arrivèrent pour saisir le bazar, elle se démanchèrent si bien que les hirondelles de potence durent radiner.

Alors ça fut bien autre chose, nom de dieu ! La mère se présenta à la fenêtre, menaçant de brûler la gueule aux gendarmes.

Barricadées dans leur piôle, les deux bonnes bougresses soutinrent un véritable siège.

Turellement, pour finir elles ont été roulées et toutes deux foutues en prison.

Mais pourquoi, nom de dieu ?

Simplement pour une chose : c'est que le refus de l'impôt arrive trop rarement... Le jour ou de droite et de gauche, y aura des gas d'attaque qui refuseront carrément de casquer, ou que la gouvernance ira pêcher la tripatouillée d'huissiers et de gendarmes nécessaires ?

Nulle part !

Faudra donc qu'elle se prive de l'impôt... Du coup la gouvernance fera pas

long feu, puisqu'elle ne s'en graisse que de notre belle galette !



### MINCE DE LIBERTÉ !

Les crapulars de la haute ont tous les aplombs, nom de dieu !

Que dire du commissaire de Cours, un petit patelin du Rhône, bougrement industriel, où l'on fabrique des couvertures pour les pussiers ?

Le copain Chabas de Thizy s'y était amené l'autre mardi pour vendre des Peinards. Voilà que ce cochon de quart d'œil l'entoile sans raisons et lui barbotte tous les numéros qu'il portait.

Il est resté au violon du mardi au jeudi 27 août, à 11 heures du matin. Sur les dix heures, un gendarme lui fout un pinceau dans les mains et lui fait balayer la turne.

Après quoi, chaînes anx mains, ils le baladent dans la ville et l'auraient trimballé à pied jusqu'à Villefranche, si, grâce à un défaut de nature, il n'avait été reconnu incapable de faire la route à pattes, — c'est-à-dire 70 kilomètres.

Arrivé à Villefranche, on l'a gardé cinq minutes et on l'a foutu à la porte ensuite, lui disant qu'on l'appellerait pour le jugement.

\*\*\*

Ah ça, nom de dieu, de qui donc qu'on se fout ?

Le copain était-il en défaut ? Non !

Il a sa permission pour tout le département ; et on lui a rendu les exemplaires qu'on lui avait d'abord chapardés.

On parle de jugement, mais mille tonnerres, c'est les sacripants qui l'ont foutu au clou qui méritent d'être condamnés !

Ah ouat, ces maudits roussins se foutent bien de la légalité !

Ils savaient parfaitement en arrétant le copain Chabas qu'ils étaient dans leur tort ; mais bast voilà, il vend le *Père Peinard*, c'est pour ça qu'ils lui ont fait cette cochonnerie dégoûtante.

Qu'on vienne encore nous seriner avec les libertés de la troisième république !

Oh là là, c'est jamais les vendeurs de *La Croix* qu'on foutra ainsi au violon pendant deux jours !



### Babillarde bourge...oise ?

Bourges, 27 août 91.

Mon vieux Peinard,

Ne voyant rien paraître dans tes colonnes au sujet de la fête jésuitique qui a eu lieu le 15 août à Bourges, en l'honneur du concours musical, je te fourre quelques détails.

Cette fête a été organisée par les sociétés musicales, au profit du bureau de bienfaisance.

Brouf, voilà-t-y pas que mossieu le

mère fait placarder sur les murs de la ville, afin que les commerçants ornent leurs boutiques avec des guirlandes et tout ce qui s'en suit.

Et tous d'écouter ce cochon d'administrateur ! Si bien qu'en trainant dans la ville j'ai reluqué toutes leurs aneries.

Il y avait des guirlandes, des arcs de triomphe avec trois quarts de drapeaux russes, des branches de chêne et de buis, chapardées un peu partout.

Ces couillons se figuraient voir passer la tête pouilleuse du tzar, ou la guetule pourrie d'un badinguet.

Toutes les sociétés ont musiqué dans la Halle ; c'était un concert à rendre enragé un régiment de cabots.

Et c'était pas gratis, ah mais non ! Y avait un guichet, ou un cache-lapin, à l'entrée : « Allons, aboulez vingt ronds, sinon arrière !... »

Parmi les sociétés j'ai reluqué la Chorale du Bon Marché, elle a donné un concert dans le jardin de l'Archevêque. Là, fallait casquer cinq sous.

Y a eu aussi concert à la place Planchet ; celui là, c'était pour amuser les pauvres bougres.

Y en a qui gobaient que la caisse du bureau de bienfaisance serait devenue aussi grosse que la panse des cléricos-chons.

Macache ! Ça a faif comme les 3.000 balles que la ville a reçu de nos voleurs de l'Etat, l'hiver dernier, pour distribuer aux bons bougres sans turbin....

Les malheureux ont toujours le ventre collé après l'échine dorsale.

Enfin, brouf ! Malgré tout le pegnon qui est tombé, il n'y a plus rien dans les caisses. — mais je reluque les bedaines des gros barbons : elles grossissent comme des chiens noyés....

Enfin, je vois qu'il n'y a rien à retirer de ces sacrés nom de dieu de têtes de cochons, pas plus de mossieu le mère que des ministres.

Ce n'est que de la fripouillerie usée : ils ne se sentent pas plus de sang dans les veines qu'un lapin crevé, et ils ont autant de cœur qu'une citrouille pourrie.

Mon vieux Peinard, je termine en attendant que la Sociale organise son concours à sa guise.... y aura de la belle musique, et nous ferons danser tous les merles à queue-leu-leu !

*Un vieux zigue.*

## COMMUNICATIONS

### Souscription pour la tournée de conférences de S. Faure

Report . . . . .	274.72
Toulon . . . . .	32.00
Alger . . . . .	10.00
Villefranche-sur-Saône . . . . .	50.00
Bordeaux . . . . .	15.00
Nîmes . . . . .	8.25
Calais . . . . .	12.00
Trelazé . . . . .	65.00
Puget-Ville . . . . .	3.00
Saint-Henri (Marseille) . . . . .	3.00
Le Chalet (près Nevers) . . . . .	20.00
Fortuné Henri (Paris) . . . . .	5.00
Emile Henri (Paris) . . . . .	5.00
Groupe du XIII <sup>e</sup> , Paris . . . . .	3.00
L'Endehors . . . . .	2.00
Total . . . . .	508.00

### Camarades,

Je quitterai Paris sous peu de jours et ferai la première conférence de ma tournée, à Troyes, le 12 courant. Je me dirigerai ensuite dans la région Lyonnaise (Lyon, Saint-Etienne, Villefranche-s/-Saône, Roanne, Grenoble), pour me rendre ensuite à Marseille. Je pense être dans cette ville les premiers jours d'octobre.

Je visiterai Toulon et me rendrai ensuite à Bordeaux par Nîmes, Narbonne, Toulouse et Agen.

De Bordeaux, je me dirigerai vers le Centre et verrai Bourges, Saint-Amand, Montluçon, Commentry, Nevers, puis Angers, Trelazé, Orléans.

Ce sera la première moitié de ma tournée ; je visiterai ensuite la région du Nord et irai dans les diverses villes qui m'ont appelé.

La souscription reste ouverte et les camarades sont priés d'adresser les fonds, comme par le passé, à Constant Martin, 3, rue Joquelet ou à Paul Redus, 21, rue Meynadier, compagnons qui me les feront parvenir en temps et lieux.

Il importe que les camarades m'écrivent de suite pour me faire connaître ce qu'il y a lieu de faire tant pour la salle à retenir que pour la publicité.

J'ai fait tirer *cant mille passe-partout* ayant pour objet d'annoncer nos conférences, ville par ville, au moins 10 ou 12 jours à l'avance. Il s'agira de les bien distribuer et d'en répandre dans les ateliers, les groupes corporatifs, les cercles politiques, les estaminets, restaurants, salons de coiffures, bureaux de tabacs, partout, en un mot, où le public accède.

Il conviendra également de communiquer ces *passe-partout* aux organes locaux et de leur en demander l'insertion, comme on leur demandera d'insérer ensuite l'annonce du jour, du lieu et du sujet de la conférence.

Les renseignements que je prie les amis de se procurer et de me transmettre sont les suivants :

1° Salle dans laquelle pourraient avoir lieu les conférences ; dimension de la salle ; sa situation, son coût.

2° Nombre approximatif et dimension des affiches à placarder.

J'estime que la salle doit être grande, confortable et centrale, que la publicité ne saurait être ni trop soignée, ni trop étendue.

Il est bien entendu qu'après m'être concerté avec chaque groupe sur ces diverses conditions de salle et de réclame, j'enverrai au camarade qui se chargera de l'organisation la somme qui sera nécessaire tant pour la publicité à faire que pour le local à retenir.

Voilà, camarades, qui, je pense, est bien compris. A l'œuvre donc et à bientôt.

SÉBASTIEN FAURE  
24, rue Ramey.

Paris. — Tous les dimanches, après-midi, réunion du *Cercle international*, salle Hord, 12, rue Aumaire.

— Rue Keller, N° 13, dimanche 6 septembre, à 8 heures du soir. Soirée familiale. Première partie : Conférence par le comp. Metzler.

Poésies, jeu de Cithare, tambour, etc.

Deuxième partie : Bal de nuit.

— Groupe anarchiste du faubourg Marceau, 13<sup>e</sup> arrondissement, réunion salle Roux, 19, rue Pascal, à 9 heures du soir.

Le groupe a décidé dans sa dernière séance de faire un appel, afin de faciliter la propagande active qu'il mène parmi les mégisiers, depuis deux mois qu'il est formé. Tous ceux qui croient à l'utilité de notre propagande sont priés de nous aider par les moyens

dont ils disposent, soit par l'envoi de brochures, soit autrement.

Le compagnon Babet est prié de se rendre à la réunion.

**Roubaix.** — La *Jeunesse anarchiste*, de concert avec le groupe les *Libertaires*, ont résolu de convoquer tous les lecteurs du Père Peinard et de la Révolte, de Roubaix, Tourcoing, Lille, Armentières et les communes environnantes, à l'effet de s'entendre sur les deux questions suivantes :

1° Le Père Peinard quotidien.

2° Tournée de conférences de Sébastien Faure.

Cette réunion aura lieu le 13 Septembre, à l'Anquille d'Or, rue de l'Omelette.

**Bordeaux.** — Tous les compagnons des divers groupes sont invités, ainsi que leurs familles à assister à la soirée familiale, qui aura lieu le samedi 12 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Chats, rue Lafaurie Montbadon, 31.

Bal, chants et poésies.

Pas d'abstention !

— Tous les compagnons de Bordeaux sont convoqués pour le samedi 5 septembre, à 8 heures et demie du soir, et le samedi suivant, salle Chats, rue Lafaurie Montbadon, afin d'arriver à une solution pour la tournée de Sébastien Faure.

Produit des listes précédentes : 38 fr. 25.

Les compagnons qui désirent correspondre avec le groupe des travailleurs anarchistes, s'adresser à G. D., rue Bergeon, 10, Bordeaux.

**Amiens.** — Le groupe de propagande anarchiste orale (conférence S. Faure) prie les copains détenteurs de listes de souscription, de venir régler le dimanche 6 septembre, de 5 à 7 heures du soir, salle Levêque.

**Villefranche.** — Samedi 5 courant, à 8 heures 1/2 du soir, réunion chez le compagnon Desmanges, condonier rue des Desfayettes 13. Tous les lecteurs du Père Peinard et de la Révolte sont invités.

**Reims.** — Samedi prochain 5 septembre à heures 1/2, grande soirée familiale organisée par les anarchistes.

**Saint-Denis.** — Union de la jeunesse socialiste révolutionnaire.

Samedi 5 septembre à 8 heures et demie du soir, grand meeting de protestation, salle Miro, cours Benoist à Saint-Denis.

Ordre du jour : L'alliance franco-russe. Pouvoir tyrannique du tzar.

Condammnation des compagnons de Clichy. Patriotisme, anti-patriotisme et socialisme.

Entrée, cinq sous pour couvrir les frais.

Prendront la parole : Sébastien Faure, Martinet, Viard, Tortelier, Lebouche, Zévacca.

Ont été invités, Déroutède, Laur, Ernest Roche et Millevoye.

**Roanne.** — Tous les anti-patriotes et patriotes conscrits et non conscrits, qui voudraient participer au banquet anti-patriote qui aura lieu le 13 septembre, à 2 heures 1/2 du soir, sont priés de se procurer des cartes chez le compagnon Lucien Marais, 107, route de Paris. — Prix, 3 fr.

**Petite poste.** — C. Beauvais — H. Rouen — D. Bességes — R. Caluzac — Lyon — P. Roerol — V. Roubaix — P. Havre — L. Toulon — B. Hénin — P. Bondeville — B. Limoges — M. Nîmes — G. Brest — H. Reims — T. Charleville et Noiron — reçu galette, merci.

L'Imprimeur-Gérant : J. SICARD

Imprimerie spéciale du Père Peinard,  
4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Le Rêve du Président